

Prédication de la Pasteure Agnès Adeline Schaeffer pour le 1^{er} dimanche de Carême, 21 février 2021, à l'Oratoire du Louvre

Marc 1 v. 12-15 : Jésus au désert

Chaque année, à peu près à la même époque, les chrétiens entrent en Carême ! Entrer en Carême, qu'on le veuille ou non, cela ne fait pas partie de notre vocabulaire protestant. Parce que depuis la Réforme, le carême n'existe plus dans le monde protestant. Et si d'aventure, vous voudriez vérifier, vous pouvez taper sur un moteur de recherche « carême protestant » et vous serez envoyé essentiellement sur l'émission de radio diffusée chaque dimanche du temps de carême sur France Culture, rediffusée sur les ondes d'une autre radio, Fréquence Protestante et c'est tout. Pourtant, nous entrons dans une période liturgique importante, qui concerne l'ensemble des chrétiens à travers le monde, qui dure cinq semaines, et qui nous mènera à la semaine, dite « sainte », allant du dimanche des Rameaux au dimanche de Pâques, incluant le jeudi et le vendredi saints, qui rappellent essentiellement le temps de la Passion de Jésus-Christ. Et le carême, c'est justement ce temps de préparation à cette semaine sainte. Peut-être avez-vous observé que nous avons changé de répons liturgiques aujourd'hui.

Il existe peu d'articles consacré au carême protestant, il faut le dire. Mais il y a tout de même un article, de ma collègue, aumônier des prisons, Isabelle Fiévet, décédée prématurément, qui répondait en 2009 aux questions d'une journaliste du quotidien la Croix, au moment où Isabelle avait assuré, avec son mari, le pasteur Didier Fiévet, les conférences de Carême sur France Culture. Elle avait déclaré avec son franc parler qui la caractérisait que, je cite : « Le carême ne se vit pas en général chez les protestants, pour la bonne raison que, la grâce de Dieu étant gratuite, une préparation à Pâques qui passe par des privations ou autres pratiques méritoires ne se justifie pas ; c'est même inconcevable pour nous » (fin de citation). Donc nous trouvons comme seule définition du carême protestant, le cycle des conférences mis en place par le pasteur Boegner, en 1928, produites ensuite par le service radio de la PPF, depuis 1981, sur France Culture. L'ensemble des églises protestantes n'imposent pas de pratique, de jeûne ou de pénitence au temps du carême. En revanche, une insistance est faite sur la prédication et sur la méditation personnelle. Eventuellement dans le courant luthérien on peut trouver une recommandation de s'abstenir de manger de la viande le vendredi saint, mais le protestantisme dans son ensemble n'est aucunement directif dans ce domaine, pas plus que dans un autre, d'ailleurs. Aucune consigne n'a été laissée par les apôtres à ce sujet et que Jésus et ses disciples ne pratiquaient pas le jeûne, ce qui leur sera reproché dans différents passages évangéliques. Vous pouvez lire par ailleurs, l'excellent éditorial de Raphaël Picon, en date du mois de mars 2014, à ce sujet, dans le mensuel Evangile et Liberté, dont vous trouverez le lien internet sur la lettre de nouvelles, envoyée cette semaine. Surpris par l'un de ses collègues pasteurs qui lui avait dit qu'il était « entré en carême », Raphaël Picon insista, je cite, « sur le protestantisme dont la raison d'être est de nous affranchir de toute servitude religieuse, au nom du Christ, et de proclamer la grâce offerte à tous, et sans conditions », fin de citation. Luther ne disait-il pas en son temps, que ces bonnes œuvres, ne sont que péchés, ajoutés au péché, car dans leur prétention au bien, elles

nient le Christ, le don du Salut. Si nous avons encore des doutes, nous sommes bel et bien libérés du carême.

C'est vrai que le protestantisme a, depuis longtemps, pris ses distances par rapport à une pratique qui pourrait ressembler à une œuvre de salut. Au fond chacun est seul devant Dieu, et c'est dans l'intimité de sa foi personnelle, que chacun décide, de façon libre et responsable, de ce qu'il souhaite vivre avec son Dieu. Pour y parvenir, l'église, dans sa grande sagesse, nous donne des points de repère, que nous pouvons saisir, sans obligation. C'est là que la prédication entre en jeu, à partir des lectures bibliques suggérées pour ce temps particulier, Mais parce qu'elles reviennent dans des cycles réguliers, ces lectures peuvent paraître incontournables et imposées. Mais toujours dans sa même sagesse, ces lectures ne sont que proposées et la liberté de choix de les suivre ou non est laissée à l'officiant. Si nous sommes bel et bien libérés du carême, en tant qu'œuvre, il nous est offert l'occasion de vivre ce temps liturgique comme une libération intérieure, de manière plus accentuée, que d'habitude. C'est ainsi que nous sommes invités à lire ou à relire cet extrait de l'Evangile de Marc, que nous venons d'entendre, qui nous parle de l'épreuve ou de la tentation de Jésus au désert, tout juste après avoir reçu son baptême. Et Marc est le seul évangéliste à être aussi concis et aussi discret en réduisant ce moment de la vie de Jésus à seulement deux versets. A peine baptisé, alors que Jésus vient de vivre une expérience spirituelle très intense, au cours de laquelle « les cieux se déchirant, l'Esprit est descendu sur lui, comme une colombe, avec cette parole d'adoption, de reconnaissance filiale : « Tu es mon fils bien aimé, il m'a plu de te choisir », voilà que sans attendre, ce même esprit le pousse dans le désert.

C'est maintenant le moment pour Jésus d'être confronté à lui-même. Que va-t-il faire de cette expérience spirituelle qu'il a faite à son baptême ? On peut parler ici de la vocation de Jésus. Comment va-t-il la vivre cette vocation ? Au service de qui va-t-il se mettre ? Jusqu'où va-t-il pouvoir s'engager ? Personne d'autre que Jésus ne peut répondre à sa place. Et c'est peut-être pour cela qu'il y a ce grand silence dans la rédaction dans l'Evangile de Marc, à propos de ces 40 jours d'épreuve. Il nous faut faire le deuil de savoir comment Jésus a été tenté, éprouvé, pendant son retrait au désert. Par contre, on sait qu'il est tenté, éprouvé, par le « Satan », un nom qui personnalise un mot commun, déjà présent en hébreu, « shatan », qui se peut se traduire par « adversaire ». On représente cet adversaire comme extérieur à Jésus, mais on pourrait qualifier cet adversaire symboliquement comme étant les tiraillements personnels, les pensées négatives de Jésus qui le pousseraient à dévier de sa vocation ou qui le pousseraient à rester à la surface de son appel, sans l'approfondir. Or Jésus par ce passage obligé, est en train de vivre un chemin de libération qui fera de lui cet homme nouveau. C'est une épreuve, une tentation à laquelle il sera sans cesse confronté tout au long de son ministère : ne pas se laisser dévier de son ministère, ne pas rester fidèle à sa vocation. Chaque fois que la pression extérieure sera trop forte, il se retirera dans la montagne, ou ailleurs à l'écart, pour se recentrer, se rassembler, tenir ferme dans son unité intime,

pour aller jusqu'au bout de son message et de sa vocation. Il se mettra le plus souvent possible, à l'écart, pour ne pas être coupé de sa source intérieure, celle qui s'est manifestée à son baptême, il prendra le temps de se reconnecter sans cesse, à l'Esprit, pour ne pas faillir à sa mission. Y compris à Gethsémani, le soir de son arrestation.

Sa mission, nous la trouvons définie dans les versets suivants, à la sortie de son désert, quand il arrive en Galilée, et qu'il proclame, prenant ainsi le relais de Jean le Baptiste, déjà livré pour être exécuté : « Les temps sont accomplis, le règne de Dieu s'est approché, convertissez-vous et croyez à la Bonne Nouvelle ». Seulement, cette bonne nouvelle, il va falloir l'entendre, la décrypter et la reconnaître, comme quelque chose qui vient bien de Dieu, dans tout ce que Jésus va vivre, au milieu des siens et avec ses disciples. Il va falloir être persévérant pour la découvrir cette bonne nouvelle, parce qu'elle ne va pas être facile à repérer tout de suite. Jésus bousculera tous les codes religieux, prononcera des paroles qui vont, non seulement interroger, remettre en question, semer le trouble en particulier chez les responsables religieux, poussés dans les retranchements de leur pratique religieuse, mais aussi soigner, guérir, pardonner aux laissés pour compte, et redonner de la dignité aux plus petits d'entre les siens avec une audace, qui se retournera contre lui et finira par le conduire à la crucifixion. Ce qui pourrait ressembler à une tragédie de mauvais aloi comme nous le découvrirons au moment de sa condamnation et de sa mort, sera en fait le démarrage d'une incroyable bonne nouvelle de vie, en nous rendant attentifs à la présence de Dieu dans les situations les plus improbables. Les évangiles n'auront de cesse de raconter, de témoigner comment l'esprit de Dieu, qui a rempli Jésus, depuis le début de son ministère, ne le quittera pas, et qu'il le transmettra, sous différentes formes, à chaque rencontre, à chaque enseignement, à chaque guérison. La bonne nouvelle qui sera transmise de génération en génération, pour arriver jusqu'à nous, c'est une grâce sans condition et une espérance sans limite.

Ce que les hommes comprendront par la suite, et en particulier ce dont les apôtres seront les témoins, c'est que le Christ, est le « oui » inconditionnel de Dieu à toute l'humanité et à toute expérience de vie. Malgré les drames terribles, malgré les existences brisées, malgré les injustices en trop grand nombre qui perdurent, malgré les violences innommables dont nous demeurons les témoins trop souvent impuissants, malgré les relations humaines bloquées, les conflits inextricables, les distanciations sociales, physiques, et les gestes barrière qui pourraient sonner le glas d'une fraternité et d'une humanité de toute évidence fragiles, la bonne nouvelle, c'est que le Christ est et sera toujours là pour nous dire que la vie n'est pas réduite à nos échecs, à notre orgueil qui nous fait mener des combats stériles, mais que nos ratages et nos manquements, peuvent devenir, le moment venu, sources de fécondité insoupçonnée. C'est cela la bonne nouvelle, ni plus ni moins. L'écouter, la recevoir, et finir par en vivre, c'est rester sensible à l'action de l'esprit en nous, et croire que la grâce de Dieu l'emportera, et aura le dernier mot. C'est croire à la puissance de vie contenue dans tout l'ensemble de la parole biblique, mais reconnaître aussi que nous ne sommes pas détenteurs de cette puissance de vie, qu'elle déborde, et se trouve ailleurs dans toute religion, toute spiritualité, tout humanisme où une parole de réconciliation, de justice, de défense du plus petit, d'accueil, de reconnaissance, de dignité, de respect est prononcée, où toute fragilité, toute pauvreté, toute

solitude est reconnue, accueillie, accompagnée, acceptée, selon cette formule si chère à Cesare Pavese, « *Tu seras aimé le jour où tu pourras montrer ta faiblesse, sans que l'autre s'en serve pour affirmer sa force* ».

C'est le chemin de libération qui nous est proposé à travers ce passage de l'Évangile de Marc. Au désert, dans son combat intérieur, Jésus a ajusté sa vocation à la bonne nouvelle qu'il va annoncer. L'Évangile de Marc, dans sa concision, indique que Jésus était au milieu des bêtes sauvages et que les anges le servaient, deux précisions que les autres évangiles de Matthieu et de Luc ne mentionnent pas. Chez Matthieu, seuls les anges servent Jésus. Dans Luc, le diable, momentanément vaincu, se promet de revenir plus tard, au moment fixé. Les bêtes sauvages, ici, représentent ce qui n'est pas encore dominé chez Jésus, comme chez nous, les instincts de toutes sortes, l'envie, la colère, le doute, les tâtonnements, les séductions et les contradictions de toutes sortes, qui peuvent influencer nos comportements, selon que nous les maîtrisons ou non. On peut reconnaître ici la pédagogie de Marc qui nous décrit un Jésus qui n'est pas encore le Christ, mais qui va le devenir petit à petit. Au désert, Jésus prend le temps d'évangéliser ses propres profondeurs, afin d'être en cohérence avec sa vocation, qu'il est en train tout simplement de vérifier. Il y a aussi ces anges qui servent Jésus, ces messagers, au sens étymologique du terme, ces porteurs de la Parole, qui sont ses vis-à-vis qui vont l'enraciner à nouveau dans cette bonne nouvelle, ce qui lui permettra ensuite d'aller jusqu'au bout de son message, en annonçant à tous, cette bonne nouvelle de Dieu, comme puissance de vie, c'est-à-dire une force insoupçonnée donnée pour traverser les épreuves, tout en disant et redisant inlassablement, que la vie reste toujours possible, une fois les épreuves traversées. Une vie sans cesse à réinventer,

C'est ce chemin de libération que nous sommes appelés à expérimenter et à vivre. Le temps du carême n'est qu'un repère parmi d'autres, sur le chemin. Il nous offre la possibilité de nous désencombrer de ce qui fait éventuellement obstacle aux paroles de vie qui pourraient nous transformer et nous réconcilier avec nous-mêmes, avec les autres, et dans la foi, avec Dieu. Notre vocation est de nous laisser ajuster humainement et spirituellement à l'Évangile, pour que celui-ci devienne, puis demeure une bonne nouvelle, pour nous et pour les autres. C'est un travail qui peut prendre du temps, car il s'agit d'expérimenter la foi, que j'appelle aussi la confiance absolue, y compris dans la sécheresse de nos vies, la solitude de nos relations, la déception des trahisons infligées ou subies, la rudesse de nos échecs. Au fond, nous sommes tous, d'une façon ou d'une autre, des êtres en travail, à la façon d'une femme qui accouche, et qui mettra au monde un être nouveau. Amen.

Pour aller plus loin :

- *"Le carême est inconcevable pour nous protestants"*, interview d'Isabelle Fievet, aumônier protestant à la maison d'arrêt des femmes de Rennes, au quotidien "La Croix", du 16 février 2010.

- Cesare Pavese, écrivain italien (1908-1950)

- Raphaël Picon, *Carême*, Évangile et Liberté, mars 2014.

- Conférences de Carême sur France-Culture, du 21 février au 28 mars 2021 : www.careme-protestant.org